



**HAL**  
open science

# Les Romains étaient-ils sportifs? Etude d'un imaginaire

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Les Romains étaient-ils sportifs? Etude d'un imaginaire. Sport et imaginaire, Presses Universitaires de la Méditerranée, pp.13-26, 2013, 978-2-36781-032-4. hal-04635661

**HAL Id: hal-04635661**

**<https://hal.science/hal-04635661>**

Submitted on 4 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les Romains étaient-ils sportifs ? Etude d'un imaginaire.

Joël THOMAS – Université de Perpignan-*Via Domitia* (France)

On remarquera, dans notre titre, les précautions prises, à travers le point d'interrogation. C'est que la notion même de sport, appliquée au monde antique, est anachronique. D'abord, le mot lui-même, comme on sait, est d'origine anglaise, et n'apparaît qu'en 1828. Il est vrai qu'il a une étymologie empruntée à l'ancien français *desport*, « amusement », pas si différent d'ailleurs de la notion de transgression, dont on sait qu'elle est à la base du symbolisme de la fête. La vocation du sport, telle qu'elle émerge dans les pays anglo-saxons, c'est donc d'abord une détente, puis une émulation dans un esprit de compétition, le tout au service d'une hygiène de vie, et de valeurs morales. Rien de tel, effectivement, dans l'Antiquité. Et pourtant, c'est à la Grèce que nous devons l'institution qui a donné, dans notre monde, la compétition sportive la plus prestigieuse : les Jeux Olympiques. Mais nous sommes dans un autre système de représentations, dans une *Weltanschauung* bien différente, et notre objectif, dans les pages qui suivent, sera de reconstituer, autant que faire se peut, l'imaginaire qui présidait aux réunions qui peuvent nous apparaître à caractère sportif ; et d'abord, nous essaierons de reconstituer la genèse qui a présidé à ce type de spectacles.

Il faut en chercher l'origine dans le monde du sacré. On est donc loin des préoccupations ludiques que nous évoquions à propos de la notion moderne de sport. Les sportifs participant aux Jeux Olympiques accomplissaient une *periodos*, une sorte de « tour », tout à fait comparable au tour des sanctuaires que les jeunes citoyens accomplissaient. Dans les deux cas, il s'agissait de prendre la mesure de l'étendue, et du prestige de la nation grecque, et aussi de commémorer le lien entre cette nation et les forces du sacré qui la soutenaient. Le terme de Jeux Olympiques est d'ailleurs une extension abusive pour désigner l'ensemble de la *périodos* qui, sous sa forme complète, conduisait les athlètes dans les stades d'Olympie, puis de Delphes (jeux Pythiques, en l'honneur d'Apollon), à Némée (jeux Néméens, en l'honneur de Zeus) et à Corinthe (jeux Isthmiques, en l'honneur de Poséidon). Comme ces jeux avaient lieu tous les quatre ans, le cycle complet de la *périodos* englobait une période de seize ans. C'était l'objectif des meilleurs : être vainqueur aux quatre jeux, avoir parcouru les cercles des quatre jeux en vainqueur. Cette performance (sans doute rarement atteinte : il fallait faire preuve d'une longévité peu banale pour un athlète de haut niveau !) signalait d'abord une valeur individuelle exceptionnelle, mais c'était aussi un hommage à la nation grecque, en même temps qu'un acte de piété signalé.

La majorité des épreuves a une relation avec l'art militaire. En voici les principales : course à pied, course en armes, lutte, pugilat, pancrace (qui associe lutte et pugilat), pentathlon (qui regroupe cinq disciplines : saut, course, lutte, lancement du disque et pugilat), et course de chars. Toutes peuvent être reliées à l'art militaire. La participation du citoyen aux Jeux, c'est donc d'abord la démonstration d'un athlète guerrier, qui fait la preuve de sa valeur exceptionnelle au service de son pays. Cette dimension quasi-sacrificielle est soulignée par la gratuité de la performance. Le vainqueur reçoit en prix une simple couronne de laurier. Cela accentue la dimension sacrée, et militaire, de la performance, qui n'est entachée d'aucune vénalité, d'aucun contact impur avec la troisième fonction dumézilienne, la fonction

économique, alors que l'athlète met son art et ses forces au service des deux premières fonctions : religieuse et militaire.

Mais par ailleurs, les Jeux olympiques sont sous le signe de la paix (c'est le symbole essentiel qu'ils véhiculent aujourd'hui). Pendant leur célébration, des ambassadeurs proclament une trêve sacrée ; toutes les hostilités sont suspendues, et les athlètes bénéficient de l'inviolabilité. Donc, le rapport des Jeux à la violence est complexe. En fait, l'activité des athlètes est une sorte d'offrande cathartique, destinée à purifier le monde de la violence immanente. Elle est une alchimie transformatrice des forces guerrières qui sont présentes (il suffit de se rappeler la nature des épreuves sportives) mais qui sont réinvesties au profit de la beauté et de la liberté pacifiée de l'acte sportif dans toute sa pureté.

L'athlète, sorte de moine laïc, n'est donc pas rétribué ; il y va de la pureté de ses actes. Par contre, ne pas être stipendié ne veut pas dire être privé de gloire. Le prestige du vainqueur est immense : on lui élève des statues, il devient un héros dans sa ville natale, et parfois dans tout le pays (comme Milon de Croton), et les plus illustres poètes, Pindare ou Simonide, ont écrit certaines de leurs plus beaux poèmes en honneur à des athlètes vainqueurs.

Car l'athlète pratique sa discipline dans l'esprit des arts martiaux : avec un recueillement, une ferveur qui introduisent une dimension de spiritualité dans la performance. L'aide des dieux est requise pour accéder à l'exceptionnel ; sans elle, rien ne sera possible. L'exercice du tir à l'arc, dans les Jeux du livre V de l'*Énéide*, le montre bien : les performances ne cessent de s'élever, jusqu'à celle du vainqueur. Alors Aceste, qui n'a pas encore tiré, envoie sa flèche pour rien, en hommage, vers le ciel ; et elle s'enflamme et disparaît. Nous ne sommes plus dans le sport, mais bien dans un acte quasi-mystique et religieux.

On remarquera enfin que ces jeux ne font, à l'origine, aucune place à ce que nous appelons les sports collectifs, qui semblent bien absents de l'imaginaire de l'Antiquité<sup>1</sup>. Le seul exemple de sport collectif que nous avons pu relever serait peut-être les compétitions des équipes de galères, au Vème livre de l'*Énéide*. Mais ce n'est qu'une apparence. Dans son ouvrage de référence sur *L'Image du corps dans l'œuvre de Virgile*<sup>2</sup>, P. Heuzé souligne que, dans l'*Énéide*, il ne saurait y avoir, selon la tradition épique, que des combats individuels, et non collectifs. Les compétitions sont racontées comme des épreuves individuelles, à travers le regard des capitaines. Toutefois, on notera que, même dans ce contexte, il y a une vraie passion qui lie les participants, par delà les différences sociales et hiérarchiques. C'est une ambiance de jeunesse, d'enthousiasme, d'émulation, de plaisir de sentir les forces, individuelles et collectives poussées au paroxysme qui anime tout le passage, et les connotations relèvent beaucoup plus de ce que nous définissons comme les enjeux actuels du sport que d'un contexte rituel ou religieux. Enfin, c'est un vrai esprit de corps qui relie les marins à leur capitaine : ils ne font qu'un groupe. Le sens de la gloire à conquérir est d'ailleurs très proche de celui que ces guerriers mettent en jeu dans un contexte militaire : à la fin de la course, le sport ressemble à la guerre. Enfin, Cloanthe gagne parce qu'il est plus pieux que son adversaire, et qu'il a invoqué les dieux : la dimension religieuse du sport n'est pas négligée. Il faudrait citer tout le passage. Nous nous contenterons de quelques extraits :

---

<sup>1</sup> Avec le temps, la place faite aux sports collectifs n'a guère augmenté : le jeu de balle, *pila*, très à la mode sous l'empire, et recommandé par Galien et les médecins romains, est pratiqué à titre individuel. Seul l'*harpastum* est un jeu de balle collectif ; mais il ne semble pas avoir atteint un grand niveau de popularité.

<sup>2</sup> Heuzé, 1985.

« Debout sur les poupes, les capitaines resplendissent de loin de pourpre et d'or. Les jeunes équipages se sont couronnés de peuplier<sup>3</sup>, et les épaules nues brillent, baignées d'huile. Ils ont pris place sur les bancs des rameurs et tiennent les avirons à bras tendus. Attentifs, ils guettent le signal. Les cœurs bondissent et semblent se vider de leur sang sous la crainte qui les étroit et sous l'aiguillon passionné de la gloire. Dès que la trompette a lancé ses notes claires, tous, d'un même bond, se sont élancés de leur ligne de départ, et le cri des marins frappe le ciel. Les eaux retournées blanchissent au rythme des bras ramenés en arrière. Ils creusent sur la plaine de la mer des sillons égaux, la fendent et la déchirent de leurs rames et de leurs éperons à trois dents. [...] Les applaudissements, les cris des spectateurs, les vœux des partis enthousiastes se répercutent dans toute la forêt, roulent par toute l'enceinte du rivage, et les collines en renvoient les échos. [...] Il ne reste plus [pour Mnesthée] à devancer que Cloanthe qui touche presque au terme. Mnesthée cherche à l'atteindre et, donnant toutes ses forces, il le presse. Les cris redoublent ; l'enthousiasme des spectateurs anime encore la poursuite. ; l'air retentit de leurs clameurs. Cloanthe et ses marins s'indignent à l'idée de perdre une gloire qui leur appartient déjà, un honneur qu'ils ont conquis. Ils achèteraient la victoire de leur vie. Quant aux autres, le succès nourrit leur audace : ils peuvent, parce qu'ils croient pouvoir (*possunt, quia posse videntur*). Et peut-être les deux vaisseaux sur la même ligne eussent-ils remporté le prix si Cloanthe, les deux mains tendues vers la mer, ne se fût répandu en prières et n'eût invoqué les dieux en leurs promettant des offrandes. [...] Sous les flots profonds, tout le chœur des Néréides et de Phorcus et la vierge Panopée l'ont entendu, et le divin Portunus de sa main puissante pousse lui-même le navire. Plus rapide que le Notus et que la flèche ailée, le navire fuit vers la terre et a pénétré jusqu'au fond du port. » (*Énéide* V, 133-244, *passim* ; traduction A. Bellessort).

De même qu'il n'y a pas de place pour une pratique collective, il n'y en a pas davantage pour les accessoires du sport, qui sont si importants dans nos pratiques contemporaines, et s'inscrivent dans le système de l'ensemble de la performance, pour la susciter ou la démultiplier. Ils sont inexistantes, ou d'une simplicité voulue : un disque, un javelot. L'arc sera la limite admise de la sophistication. Pourquoi cela ? Sans doute parce que, globalement, l'Antiquité a rejeté la technique, à la fois parce que l'esclavage rendait superflues les machines et parce que la *Weltanschauung* antique ne pouvait intégrer des inventions, des productions qui ne soient pas dans l'ordre de ce que produisait la Nature : c'est le principe même de la *mimesis*. La pratique sportive mettait d'abord en évidence le corps humain, dans la plénitude de sa relation au cosmos, dans le paroxysme de ses performances naturelles poussées à la limite, comme une offrande sacrificielle au cosmos. À ce niveau, tout accessoire serait une gêne et une interférence perturbante.

Rome est, pour sa part, l'héritière de la Grèce, mais elle a aussi sa spécificité. À l'origine, les Jeux y sont une parade funèbre liée à la mort, et à l'hommage rendu à un mort illustre. À ce titre, les Jeux funèbres ont deux tropismes :

- Une valeur apotropaïque et symbolique : tous ces corps triomphants sont une sorte d'offrande du jeune, du fort, du vigoureux, au monde des ténèbres et de la mort. Sans doute aussi, elles sont une affirmation de vitalité, l'assurance que l'énergie de la jeunesse sera toujours plus forte que l'entropie mortifère. Les exercices athlétiques sont donc d'abord essentiellement des combats. Leur nom est révélateur : le *munus*, le devoir dû aux morts. Les Jeux trouvent leur origine dans la tradition selon laquelle les morts des Romains des grandes *gentes*, des grandes familles, étaient suivis de jeux funèbres, eux-mêmes accompagnés de

---

<sup>3</sup> On se couronnait de peuplier dans les jeux funèbres. Mais les couronnes de peuplier sont aussi décernées aux vainqueurs des épreuves gymniques. On retrouve bien une ambiguïté signifiante entre la dimension religieuse et la dimension purement sportive, qui se superposent en quelque sorte.

banquets et de distributions de vivres. Ces Jeux étaient donc perçus comme une sorte de lieu symbolique de passage, où les hommes étaient confrontés à des forces qui les dépassaient, comme lors de l'épisode, exclusivement guerrier celui-ci, du triomphe. Ce lien se manifeste dans le cadre de toute une *Weltanschauung*, une vision du monde, entre sacré et profane, entre le macrocosme du monde et le microcosme de la cité. La catharsis des jeux sportifs est donc comme un pont entre deux mondes : d'abord, celui des morts et celui des vivants (le *munus* funèbre est agréable aux morts, il apaise leurs mânes), puis, de façon plus complexe, les jeux vont exprimer la relation symbolique entre les différentes instances constitutives du cosmos. Elle va se construire à travers les figures des protagonistes, mais aussi à travers l'architecture des lieux. Parlons d'abord des protagonistes. La lutte du *secutor* et du rétiaire est un duel qui est censé représenter symboliquement la « guerre » fondatrice entre le feu (la force irrésistible du *secutor* ; nous savons que l'un d'eux s'appelait *Flamma*) et l'eau, dans son mouvement pur et insaisissable (comme le rétiaire, dont la stratégie est la mobilité, l'esquive, la déroboade). À travers leur duel, celui de la force et de la ruse, c'est l'affrontement cosmique immémorial du Yang et du Yin qui est évoqué. Quant aux lieux, ils coïncident avec l'architecture symbolique du Cirque. Il représente le monde en miniature : l'arène, la piste, c'est la terre ; l'euripe, le lac artificiel que l'on pouvait créer, c'est la mer ; la *spina*, c'est l'*axis mundi* autour duquel s'oriente le cosmos, et qui partage en deux l'apogée de la course du soleil ; ses deux bornes terminales, autour desquelles tournent les équipages, représentent l'orient et l'occident, l'Est et l'Ouest. Il y a douze portes des *carceres* (d'où sortent les chevaux), comme les douze signes du zodiaque ; enfin, les quatre *factiones*, les quatre couleurs des équipages, représentent les quatre saisons : vert (le printemps), rouge (l'été), bleu (l'automne), et blanc (l'hiver). Les équipages font sept tours de piste (comme les sept planètes). On le voit, c'est toute une symbolique astrale qui préside à l'architecture symbolique du Cirque, et qui en fait un monde en miniature ; chaque course devient alors une commémoration de la trajectoire vitale, du mouvement identifié à une composante essentielle du vivant ; en courant, les cochers reproduisent le Mouvement fondamental, et rejouent le grand drame cosmique.

- Mais aussi (et c'est le second tropisme), les textes littéraires nous disent clairement que les pratiquants des Jeux se laissent prendre au plaisir de la performance, à la griserie de cet accord parfait de leur corps et du cosmos, au sentiment de plénitude que leur apporte la capacité de pousser à sa limite leur corps jeune et athlétique. La beauté est là, bien présente : et les amours entre athlètes sont aussi là pour nous le rappeler. Il n'est, pour en prendre conscience, que de relire l'épisode de la mort tragique de Hyacinthe, raconté par Ovide, dans les *Métamorphoses* : Hyacinthe et Apollon se défont au jeu du disque.

« Ils se dépouillent de leurs vêtements ; puis, tout brillants du suc de l'huile onctueuse, ils s'apprêtent à se mesurer en lançant un large disque. Le premier, Phébus, après l'avoir balancé dans sa main, l'envoie dans l'air, où il fend de tout son poids les nuées qu'il rencontre sur son passage. Après une longue course, cette lourde masse retombe sur le sol, prouvant à la fois la force et l'adresse du dieu. Alors l'imprudent Hyacinthe, emporté par l'ardeur du jeu, accourt pour ramasser le disque ; mais la dure surface de la terre, renvoyant le coup qui l'a frappée, le fait rebondir, ô Hyacinthe, sur ton visage. L'enfant a pâli. Le dieu, non moins pâle que lui, reçoit son corps défaillant. » (Ovide, *Métamorphoses*, X, 176-186)

Tout arrive comme un accident stupide. Hyacinthe n'a pas vu venir le rebond du disque lancé par Apollon, dans la joute qui l'opposait au dieu Apollon. Mais pourquoi cette distraction ? Parce qu'il était tellement pris, passionné par le jeu, et le souci de la performance, le désir de faire mieux que le dieu, qu'il a été distrait, et a oublié le danger potentiel du rebond. Le sentiment qui lui a été fatal est bien proche de ce que nous appellerions l'amour du sport, dans l'acception moderne du mot. Ainsi, peu à peu, nous

assistons à une « laïcisation » des Jeux : la dimension sacrée est oubliée au profit de la dimension ludique qui est générée par l'exercice. Alors, l'aspect sportif va être mis en exergue.

Cela coïncide avec un des traits de l'imaginaire des Romains : Ils ont toujours aimé l'exercice physique, comme loisir, comme hygiène de vie, et comme préparation militaire. Il a fallu attendre Paul Veyne<sup>4</sup> pour que soit définitivement tordu le cou à cette idée fausse, mais propagée depuis Juvénal : les Romains sont des oisifs. En fait, leur comportement les met en situation d'être, précocement, des sportifs. Déjà, selon Ovide, Romulus et des compagnons s'exerçaient dans la plaine ; et selon la tradition, les Sabines furent enlevées par Romulus et ses compagnons alors qu'elles assistaient à des courses hippiques. Même au Paradis décrit par Virgile, les élus font du sport (*Énéide*, VI, 642-644). Les exemples ne manquent pas d'hommes illustres qui entretenaient tout particulièrement leur forme physique. Une place spéciale est faite à la natation : César était un bon nageur, comme Mao, et il s'entraînait sévèrement (Suétone, *César*, 57). Caton l'Ancien considérait d'ailleurs que cet exercice du corps était l'apanage du citoyen, de l'homme libre, et il ne voulait pas confier cette éducation sportive aux esclaves. Tout cela montre que, pour les Romains, l'éducation, issue de la *paideia* grecque, est un tout : *mens sana in corpore sano* ; c'est l'ensemble de l'homme romain qui doit arriver harmonieusement à maturité, dans son corps comme dans son esprit.

Rien d'étonnant donc à ce que les Jeux, dans leur dimension sportive, n'aient cessé de se développer. Avant la première guerre Punique, il n'y avait que dix jours par an de jeux sportifs (les *Ludi Romani* et les *Ludi Plebeii*, les Jeux Romains et les Jeux Plébéiens). Au IV<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C., ces mêmes jeux sportifs occuperont 175 jours dans le calendrier... Les plus célèbres sont les *Ludi Saeculares* et les *Ludi Romani* (qui avaient lieu du 4 au 19 septembre) ; mais on pourrait aussi mentionner les *Ludi Apollinares*, les *Ludi Megalenses*, les *Ludi Florales*...

À partir de là se développe un véritable engouement pour les Jeux. Les hommes politiques l'ont bien compris, qui mettent à profit leurs magistratures, en particulier l'édilité, pour offrir aux citoyens des jeux toujours plus magnifiques : bon investissement en vue des élections, quitte à sévèrement s'endetter... Par ailleurs, dès Auguste, la ville se dote d'équipements susceptibles de répondre à une nouvelle demande. Ce sont les thermes qui vont apparaître comme le cadre privilégié des loisirs à caractère sportif : des palestres étaient intégrés à l'ensemble de l'édifice thermal. Les gymnases ne se sont pas vraiment implantés ; ils existaient en Grèce, mais ils étaient trop liés à l'idée jugée immorale de promiscuité des corps, de nudité, de mœurs dissolues des *Graeculi*, des « petits Grecs »... Déjà Cicéron écrit dans les *Tusculanes* : « Se déshabiller parmi ses concitoyens, c'est le début de la débauche » (4, 33, 10). On comprend donc que les athlètes, qui arrivent à Rome dès le II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., aient tous été des professionnels ; on admettait qu'ils se dénudent, car cela faisait partie de leur métier ; mais pour un Quirite, Romain de souche, c'eût été une infamie. Du moins, s'il le faisait en public ; car tous les aristocrates avaient des gymnases privés dans leurs villas...

Il y a donc, sous l'Empire, des *agones*, des jeux, dans tout le monde romain ; ils sont désormais offerts par des citoyens riches et philanthropes (ou soucieux d'élection) : les évergètes. Les Empereurs eux-mêmes se passionnent pour les jeux. Auguste aimait ce spectacle. Caligula, Néron, en étaient fous. Vitellius commença sa carrière comme *lad* de Caligula. Tibère, lui, n'avait que peu d'intérêt pour les Jeux, et César travaillait pendant ses présidences de séance... On assiste globalement à une orgie de spectacles sportifs. Poppée en mourut, pour avoir reproché à Néron d'être rentré trop tard des *Circenses*, des jeux du Cirque.

---

<sup>4</sup> Veyne, 1976.

Il en conçut du courroux, et, se souvenant peut-être des spectacles de pancrace, il lui donna des coups de pied dans le ventre ; elle était enceinte, et n'en réchappa point (Suétone, *Néron*, XXXV).

On constate alors, dans cet engouement même, une dérive : les amateurs sont plus des spectateurs que des pratiquants. Cela coïncide, dans le domaine des activités sportives, avec une tendance plus générale au voyeurisme et à l'impuissance, bien repérée par Pétrone dans le *Satiricon*, et, dans un autre registre, par Tacite dans ses *Histoires*. Le sport devient un spectacle, plutôt que d'être pratiqué. Le peuple romain qui avait perdu l'habitude de forger sa propre histoire, en tant que soldat-laboureur, *civis Romanus*, se contentait désormais d'être un *homo spectator* passif, et d'assister, en habits du dimanche, à une sorte de parodie de combats, qui était comme l'image fossilisée de sa propre gloire passée.

La dimension collective de la pratique des jeux, dont nous relevions l'absence, apparaît alors, mais sous une forme négative et dévaluée : les jeux réunissent des individus hystériques dans une passion commune et quasi-animale, qui les prive du langage articulé (fierté et conquête de la civilisation), et les réduit au cri animal (de haine, ou d'ovation), au geste binaire du pouce baissé ou levé (je tue ou je fais vivre). En ceci, les jeux du cirque ne sont que l'écume de cette vague si méprisée des intellectuels de l'Antiquité : la foule, entité obscure, pulsionnelle, toujours inquiétante. Ils sont une nouvelle barbarie, et opposent leur système sommaire à la complexité nuancée qui se manifestait dans les dialogues du théâtre républicain. Les jeux du cirque s'opposent au théâtre antérieur (qui a disparu) comme le nouvel *homo spectator* de l'Empire, passif et pulsionnel, s'oppose au *civis Romanus* de la République.

On n'est donc pas surpris des réactions négatives qui s'enchaînent alors, et dont la littérature latine nous a laissé le souvenir : le mépris des intellectuels pour ce qui n'est à leurs yeux qu'un divertissement grossier, qui met en avant les plaisirs du corps, mais néglige totalement ceux de l'esprit. Sénèque condamne déjà sans appel ces faux sportifs qui ne sont que des oisifs, pris par une sorte de divertissement pascalien :

« Il serait trop long de passer en revue ceux dont la vie s'est consumée au jeu d'échecs, à la paume (pila), à cuire au soleil » (*De Brevitate Vitae*, 13, 1)

Martial, lui, pourtant libéral en matière de mœurs, n'a que mépris pour la pratique sportive, où il ne voit que gaspillage de leurs forces par des oisifs :

« Pourquoi gaspiller tes muscles solides à soulever stupidement de la fonte ? La pioche du vigneron exerce bien mieux les hommes. » (14, 49)

La réprobation est unanime. Perse dénonce (ce qui n'est pas original) la pratique de l'athlétisme comme une invasion des mœurs grecques ; mais, ce qui est plus intéressant, il critique les sportifs au même titre que les joueurs ou les débauchés : ils sont victimes de leurs passions (*Sat.*, 5, 55). On connaît la lettre célèbre où Pline dit clairement tout le mal qu'il pense des jeux du cirque et de leurs adeptes. Il fustige surtout leur aveuglement :

« Tout le temps qui vient de s'écouler, je l'ai passé entre mes tablettes et mes livres, dans le plus délicieux repos. Comment est-ce possible à Rome ? dis-tu. C'étaient les jeux du cirque, genre de spectacle qui ne me séduit pas le moins du monde. Rien de nouveau là dedans, rien de varié, rien qu'il ne soit assez d'avoir vu une seule fois. Aussi suis-je étonné que tant de milliers d'hommes soient pris régulièrement du désir de voir, comme des enfants, des chevaux qui courent, et des cochers debout sur des chars. Si encore on s'intéressait à la vélocité des chevaux,

ou à l'habileté des cochers, ce goût pourrait s'expliquer ; mais c'est la casaque qu'on applaudit, c'est elle qu'on aime, et si en pleine course et au beau milieu de la compétition, la première couleur passait au second cocher et la seconde au premier, les vœux et les applaudissements changeraient de camp, et soudain ces fameux cochers, ces fameux chevaux qu'ils reconnaissent, dont ils ne cessent d'acclamer les noms, seraient plantés là. Telle est la faveur, telle et l'importance qu'accordent à une misérable tunique je ne dis pas la foule, plus misérable encore que la tunique, mais certains hommes sérieux. » (*Lettres*, IX, 96, 1-3).

La pratique des paris, la présence, autour des stades et des cirques, de toutes sortes de cabarets, lupanars, et lieux clandestins de jeu et de prostitution, contribuaient à renforcer auprès de l'*intelligentsia* la réputation immorale de ce genre de spectacles...et à accroître son pouvoir de séduction auprès d'une grande part de la foule romaine

Toutefois, au milieu de ce concert de réprobations, certaines réactions isolées sont moins négatives. Sénèque, que l'on a entendu condamner les jeux, nuance son propos. Dans certaines circonstances, ils peuvent élever les individus à une conscience morale. Leur mérite est alors de permettre une transmutation (comme les Jeux olympiques originels). Mais le contexte est assez particulier ; Sénèque relève que des esclaves, des condamnés tombés dans la déchéance peuvent, à l'occasion des Jeux (et plus particulièrement en l'espèce, des Jeux du cirque) accéder à des comportements courageux, héroïques, que les avatars de leur histoire, voire leur nature même, semblaient leur interdire. On connaît l'histoire du Germain qui préféra mourir en engageant sa tête dans la roue du chariot qui l'emmenait à l'amphithéâtre :

« Il y a quelque temps, un individu que l'on emmenait sur un chariot entouré de gardes pour servir au spectacle du matin, se mit à dodeliner de la tête, comme s'il cédait au sommeil, la laissa pendre de manière à pouvoir l'engager dans les rayons, et attendit ferme sur son banc qu'un tout de roue lui rompît le cou. Le même fourgon qui le conduisait au supplice servit à l'y soustraire. » (*Ep. ad. Luc.*, VIII, 70, 23 ; trad. H. Noblot).

Mais il est vrai que l'on est loin des mérites de l'activité sportive en elle-même, et que l'on touche plutôt à une capacité sacrificielle qui n'est pas loin du sens du martyr des Chrétiens. À vrai dire, dans cette dimension, les jeux fonctionnent à l'inverse de ce qu'on attendrait d'eux : une élévation de l'âme. Ils ne font que l'abaisser, mais cette humiliation même peut susciter, chez des âmes bien trempées, un sursaut de fierté.

Cette lecture fut celle des contemporains des Jeux. Mais une analyse objective devrait toutefois nous amener à des conclusions plus nuancées, et moins négatives ; car on peut aussi considérer que les Jeux ont permis une *catharsis* du peuple romain, sous forme d'un exutoire qui a canalisé sa violence en la limitant aux cirques et aux hippodromes (on pourrait en dire autant des stades, de nos jours), et a évité des épisodes de guerre civile encore plus violents (ce qui n'en excuse en rien, bien sûr, la barbarie). On peut même penser que les Jeux fonctionnent, à leur manière aussi, comme un facteur de cohésion sociale : toutes les conversations roulaient sur les jeux, les chevaux, les cochers, les factions, la victoire d'un tel ou un tel. C'était, à sa manière, un lien, une forme de ciment qui facilitait le métissage et le dialogue entre groupes ethniques, sociaux, religieux qui, sans cela, auraient été très différents, et se seraient inévitablement heurtés. Ce langage commun du commentaire sportif, pour minimal qu'il fût, créait une complicité entre des personnes d'origine ethnique, de rang social et de milieux très différents. À leur manière, les Jeux ont participé à la *paideia*.

Donc, l'analyse de la situation en Grèce puis à Rome nous conduit à relever un processus assez semblable dans les deux cas, et une structure d'imaginaire qui s'organiserait en trois temps :

- D'abord, à l'origine, les manifestations athlétiques se situent dans un contexte religieux, militaire et citoyen.

- Puis la dimension ludique apparaît, du fait même du potentiel de séduction lié à ces exercices. En quelque sorte, Grecs et Romains, tels Monsieur Jourdain, inventent le sport, bien avant les Anglo-Saxons.

- Enfin, une forme de facilité et de laisser-aller moral, liée à la dimension primaire et pulsionnelle de ce genre de spectacles, est sévèrement condamnée par les intellectuels. On remarquera toutefois que la condamnation ne porte plus tellement sur une pratique, mais plutôt sur le comportement passif et dégradant des spectateurs de cette pratique, identifié à un marqueur de la décadence qui frappe l'*Imperium Romanum*.

Une lecture anthropologique à partir des structures de l'imaginaire de G. Durand pourrait nous éclairer. Elle montre clairement que les trois constituants de l'imaginaire, les trois fonctions repérées par G. Durand (diurne « masculin » ; synthétique relationnel ; mystique « féminin ») sont présents dans les sports collectifs contemporains (et en font donc des paradigmes de nos sociétés ; on peut bien, sur ce plan, y trouver la valeur pédagogique et éducative des sports collectifs) :

- le combat (fonction 1),
- le dépassement de soi (fonction 2),
- le partage, le sacrifice au groupe (fonction 3)<sup>5</sup>.

Mais on les retrouve déjà de façon intéressante dans l'imaginaire lié à l'activité « sportive » gréco-romaine : l'*agôn* est dans son principe « héroïque », et lié à la première fonction. Il arme le processus cosmique à travers l'affrontement des principes antagonistes, dont les duels, les combats sont un reflet dans le microcosme des hommes. La troisième fonction, « féminine », de sacrifice pour le groupe, n'existe pas en tant que telle, du fait, en particulier, qu'il n'y a pas vraiment, comme on l'a vu, de sports collectifs ; elle est remplacée par la volonté d'atteindre, à travers la perfection de la pratique, à une plénitude et une beauté du geste, de l'acte cosmique, qui est alors communion, fusion avec le cosmos, *mimesis* parfaite. Enfin, la pratique même du sport est ascèse, processus lent et difficile d'acquisition de la perfection ; elle s'inscrit dans le temps et dans une modification de l'être ; elle passe par les rythmes qui ponctuent l'exercice sportif ; elle relève donc bien de la deuxième fonction, celle de la métamorphose et de la transformation. Ainsi, la pratique du sport telle que la concevaient les anciens est bien « totale », harmonieuse et équilibrée, puisqu'elle vérifie les trois fonctions fondamentales de l'imaginaire. Sur ce plan, Grecs et Romains avaient raison de voir dans le *ludus*, l'*agôn*, un microcosme à l'image du cosmos.

Il reste un dernier point que nous voudrions aborder dans notre analyse des différentes formes de l'imaginaire des exercices athlétiques dans l'Antiquité : c'est le cas assez particulier des courses de chars et de chevaux. Par bien des points, il permet d'établir des similitudes et des connivences avec nos propres pratiques, et c'est peut-être la seule discipline où, dans notre analyse comparée entre Anciens et Modernes, les similitudes l'emporteront sur les différences. Mais nous quittons l'exercice du sport pour aborder une autre dimension sociologique : la façon dont le sport est perçu par ses spectateurs.

---

<sup>5</sup> Cf. Thomas, 2006, p. 64.

En Grèce, les jeux gymniques avaient lieu dans le stade, et les jeux hippiques dans l'hippodrome. À Rome, tout fut d'abord regroupé dans un même espace. Puis les courses de chars se développent, suscitent un engouement toujours plus grand, jusqu'à devenir un véritable phénomène de société. Elles ont désormais leur lieu propre : le *Circus Maximus*, immense espace de 620 mètres de long. Il n'y avait pas de courses de chevaux montés par des jockeys : on monte à cru, et cette pratique ne s'exerce que dans le contexte de l'acrobatie : les *desultores* sont des cavaliers-acrobates, qui ouvrent et ferment le programme et qui sont consacrés (toujours la dimension symbolique...) à Lucifer et Hesperus. Les courses étaient donc toujours attelées : biges, triges ou quadriges (la course de quadriges est la course par excellence, la Formule 1 de l'époque...). Comme en Formule 1, les cochers (*aurigae* ; *agitatores*) passaient d'abord par les catégories inférieures (biges et triges) avant d'arriver à la course-reine : le quadriges. Les similitudes ne manquent pas avec nos pratiques sportives : les cochers devaient souvent courir pour rejoindre leur équipage (comme c'était autrefois la coutume aux 24 Heures du Mans), et seuls les trois premiers étaient récompensés, anticipant ainsi sur notre moderne tiercé.

Avec ces *aurigae*, nous touchons à un phénomène qui n'est pas à proprement parler sportif, mais qui est généré par le sport : le vedettariat des stars de la profession. Sur ce point, les cochers de Rome ressemblent beaucoup à nos champions de haut niveau. Ils sont l'objet d'un véritable culte ; les grandes dames en sont amoureuses, et ont des aventures avec eux (en *Sat.* 6, Juvénal nous raconte l'histoire d'Eppia, femme de sénateur, amoureuse d'un gladiateur) ; ils ont leur fan-club, qui a les mêmes hystéries que de nos jours ; Pline l'Ancien nous rapporte (*Histoire Naturelle*, 7, 186) que, lors des funérailles de Félix, aurige des rouges, en 70 av. J.-C., un fan se suicida. Sur l'épithaphe d'un jeune de 18 ans, on trouve cette seule mention : « Il fut supporter des Bleus », comme si cela suffisait à justifier sa vie. Les fans savaient tout du déroulement de la carrière de leur idole. Une bonne part de la passion suscitée par les *aurigae*, les cochers-vedettes, peut sans doute s'expliquer par un élément assez trouble : les risques extrêmes qu'ils courent (et qui sont à la hauteur des sommes colossales qu'ils gagnent). Le plus grand danger venait sans doute de ce que les rênes étaient nouées autour de la taille du cocher : comme le char sautait beaucoup, il finissait souvent par se retourner, et, empêtré dans ses rênes, l'aurige ne pouvait se détacher. Tout cela contribuait à créer autour d'eux, comme de nos modernes champions de F1, une aura (malsaine ?) venant partiellement de ce compagnonnage avec la mort qui accompagnait l'exercice à haut risque de leur profession. L'aurige, comme le torero, comme le pilote automobile, c'est celui qui joue avec la limite et avec la mort, dans une danse fascinante<sup>6</sup> :

« Gladiateur ou *agitor* hier, pilote ou torero aujourd'hui, la danse avec la mort est acceptée par toutes ces vedettes, et c'est aussi cela qui explique l'extraordinaire fascination que le public éprouve à leur égard »<sup>7</sup>

On ne sera pas surpris que, dans ce contexte passionnel, ces courses aient suscité autant d'engouement que de haine ; on a retrouvé des tablettes d'exécration, des *tabellae defixionum*, destinées à jeter un sort sur les cochers adverses, avec des souhaits pour qu'ils tombent, qu'ils meurent...

De même que les clubs de football sont presque plus importants que les joueurs, pour certains supporters, les auriges sont souvent identifiés à leur faction : c'est ce que dénonçait

<sup>6</sup> Cf. Monneyron et Thomas, p. 113-246.

<sup>7</sup> Thuillier, p. 133.

Pline ; on ne voit plus le joueur, mais les couleurs qu'il porte, on se passionne pour une casaque. C'est bien une forme de réification qui a enlevé toute dimension humaine à ces spectacles, les a exclus d'une dimension sportive, et rabaissés à des pratiques barbares.

\*\*\*

Alors, les Romains étaient-ils sportifs ? Au terme de notre analyse, on pourrait sans doute répondre : oui, ils l'ont été pour le pire et le meilleur. En ceci, leur expérience n'est pas sans analogies avec la nôtre. La pratique du sport a été pendant longtemps une école de civilisation, avant de dégénérer, et d'ouvrir la porte à des pulsions collectives ; elles ont tué une pratique qui a touché, à Rome, au meilleur et au pire de l'homme. En ceci, le sport a été un paradigme, un marqueur qui nous en dit long sur la crise de société qui a conduit Rome de la République triomphante aux enlisements du Bas-Empire.

## Bibliographie

- ANDRÉ J.-M. et BASLEZ M.-F., *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993.
- AUGUET R., *Cruauté et civilisation : les Jeux romains*, Paris, 1970.
- BARTHELEMY S. et GOUREVITCH D., *Les loisirs des Romains*, Paris, 1975.
- CAMERON A., *Circus Factions. Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford, 1976.
- DEONNA W., *Le symbolisme de l'acrobatie antique*, Bruxelles, 1953.
- HARRIS H. A., *Sport in Greece and Rome*, Londres-New-York, 1972.
- HEUZÉ Ph., *L'Image du Corps dans l'oeuvre de Virgile*, Paris-Rome, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 1985.
- MARROU H. I., *Histoire de l'Education dans l'antiquité*, Paris, 1964.
- MONNEYRON F. et THOMAS J., *L'Automobile. Un imaginaire contemporain*, Paris, Imago, 2006. En ligne sur HAL.
- PIGANIOL A., *Recherche sur les Jeux Romains*, Strasbourg, 1923.
- THOMAS J., *L'Imaginaire de l'Homme romain. Dualité et complexité*, Bruxelles, Latomus, 2006.
- THOMAS J. « Passer la limite : le *duende*, une rencontre entre les mythes gréco-romains et notre imaginaire contemporain », in *Latomus*, 66, fasc. 3, Bruxelles, 2007, p. 718-726. En ligne sur HAL.
- THUILLIER J.-P., *Le Sport dans la Rome antique*, Paris, 1996.
- VEYNE P., *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, 1976.
- WEILER I., *Der Sport bei den Völkern der alten Welt*, Darmstadt, 1988.